

LA LONGUE ROUTE VERS LA CAPTIVITÉ

Avec la nuit qui se retirait peu à peu, les contours des épaules, des têtes et des dos des prisonniers émergeaient de l'obscurité. Tout autour de la cour de pierre et des chambres du caravansérail, une foule silencieuse tremblait. Dans l'air froid s'élevaient les plaintes faibles des nourrissons qui, par ces pleurs et gémissements, exprimaient simplement qu'ils n'en pouvaient plus, pour replonger plus profondément dans le borborygme de l'épuisement et de la faim.

Les gardiens arrivèrent dans la cour et crièrent aux prisonniers de faire attention. Ils se levèrent en s'appuyant les uns sur les autres, malgré les protestations de leurs corps affaiblis. On allait les faire sortir du madrisih pour les conduire dans un autre endroit.

Dehors, la populace attendait. Les femmes bábíes prirent leurs vêtements déchirés pour essayer de couvrir leur visage et leurs bras de leur mieux – visages et bras qu'aucun étranger n'avait jamais vus – et lorsqu'elles franchirent la porte du caravansérail, des sentiments de honte les submergèrent.

Dès leurs premiers pas dans la rue, elles affrontèrent les visages déformés par la colère de leurs concitoyens, leurs bouches hurlant des insultes, la rage aux dents. Une volée de petites pierres, d'ordures et de crachats se mit à pleuvoir sur les

prisonnières. Elles étendirent leurs bras sur leurs enfants pour les protéger.

Elles furent conduites dans la rue, assaillies de tous côtés par des railleries et des sarcasmes, jusqu'à ce qu'elles arrivent à une école dans la localité, le Madreseh Khán, qui avait été bâti à l'origine en 1815 par le gouverneur de la ville.¹ La journée froide se poursuivait, mais on ne leur apportait aucune nourriture. Les prisonniers désespérés devaient utiliser l'eau stagnante du bassin de l'école pour étancher leur soif.

Ailleurs, Mírzá Na'im avait donné l'ordre de transférer les prisonniers à Shíráz. Quelques kilos de pain de maïs apparurent dorénavant chaque jour dans l'école. Mais certains prisonniers refusaient de recevoir quoi que ce fût des mains de leurs oppresseurs : pour se nourrir, ils préféraient plutôt s'en remettre aux épluchures des grenades jetées parmi les détritiques et aux noyaux des dates abandonnés par terre.²

Chaque jour qui passait, les miettes et les maigres portions de pain sec de maïs, dont elles ne faisaient que quelques bouchées, les tenaient éloignées de la famine.³

Un jour, des soldats vinrent chercher Shaykh 'Abdu'l-'Alí, beau-père de Vaḥíd et un des anciens qui avaient exercé une grande influence sur les bábís, et le firent sortir avec ses deux jeunes fils. Ils le forcèrent à regarder la décapitation de ses deux fils. Ensuite, les soldats se retournèrent sur lui, reprochant son étroite association avec Vaḥíd, et le tuèrent sauvagement.* Sa femme était restée en arrière. Des membres de sa famille l'aiderent à s'échapper à la soirée, mais son frère refusa de la prendre en charge.† Elle trouva refuge chez sa domestique, mais

* Les auteurs conjecturent que cela était la raison de son exécution, puisqu'un autre membre éminent du clergé, Mullá 'Abdu'l-Ḥusayn, fut épargné pour être présenté comme un prisonnier de valeur au prince à Shíráz.

† Ahdieh, *Nayrīzi-Shurangiz* (60), précise qu'elle est allée chez « la femme de son frère. »

peu après dans la même nuit, elle mourut, traumatisée par ce qu'elle avait vu.^{4‡}

Au sud de l'école où les femmes bábíes étaient emprisonnées, les soldats parcouraient les rues du quartier de Chínár-Súkhtih à la recherche d'autres prisonniers à emmener à Shíráz. En fouillant les maisons, ils rassemblèrent des bábís. Les soldats Gulpáyigánís purent ainsi capturer un grand nombre de ceux qui s'étaient échappés après la dernière bataille.

Le jour du départ approchait. On fit sortir les femmes prisonnières dans l'école. Un officier les examina, peut-être pour choisir celles qui pourraient survivre à une marche jusqu'à Shíráz.⁵ Il sélectionna à peu près la moitié des femmes et renvoya le reste chez elles dans le quartier de Chínár-Súkhtih. Les femmes et les enfants attendaient dans la terreur qu'on décide de leur sort. Lorsque, par sélection, il séparait une mère de sa fille, une sœur de sa sœur et une grand-mère de son petit-enfant, le bruit des lamentations remplissait le ciel mais rien ne pouvait interrompre le tri.

Un garçon de quinze ans, le fils de Quṭbá, ami proche de 'Alí Sardár et un des principaux meneurs bábís, et sa mère furent sauvés par un oncle. Mais les autres membres de leur famille les évitèrent et ils sombrèrent vite dans la pauvreté, se contentant de vivre dans un petit logement triste et sombre dont l'entrée était jonchée de détritibus abandonnés.⁶

Le jour du départ arriva. On rassembla les prisonniers et on les prépara à se mettre en route.⁷ On plaça les têtes coupées dans les paniers, on attachait les femmes deux par deux et on les fit monter sur des ânes, tandis que leurs enfants devaient suivre à pied. On lia les hommes ensemble par groupes de dix. Quand tout fut prêt, un immense contingent de prisonniers qui se comptaient par centaines, d'ânes qui transportaient des charges

‡ Le nom de la domestique était Karbalá'í Riḏá.

macabres, d'enfants effrayés, de soldats et d'officiers à cheval entama sa marche titubante jusqu'à la périphérie de la ville. Là, un grand groupe de nayrízis les attendaient, bouche bée, pour leur lancer une dernière insulte.

Ainsi commencèrent pour les prisonniers de longues journées de marche pénible sur la route de Shíráz, dans le froid, avec pour seule nourriture de quoi pouvoir continuer à marcher, tout en passant les nuits chez des villageois que les soldats payaient pour les héberger.

... des enfants, certains séparés de leur mère, qui ne pouvaient pas continuer dans le froid sans nourriture ou sans vêtements chauds, tombaient sur le bord de la route[§] et plusieurs mères de même ...⁸

... le jeune fils d'une femme appelée Fátimih, la petite nièce du mullá principal de Shíráz, mourut de faim ...⁹

... un homme âgé, Mullá Muḥammad-‘Alí Qábid, trop affaibli pour marcher, s'écroula au bord de la route. Des soldats le décapitèrent sur le champ et jetèrent sa tête dans un des paniers ...¹⁰

... lors d'une autre halte, le cœur d'un des soldats s'adoucit devant les souffrances des prisonniers. Il leur donna deux morceaux de peau de mouton qu'ils grillèrent et mangèrent. Mírzá Na'ím en fut informé. Il fit battre ce soldat pour dissuader les autres soldats d'aider les prisonniers ...

... Mírzá Muḥammad ‘Ábid mourut de faim et fut décapité .¹¹ Quand la caravane de ces misérables mal-en-point continua son chemin, son corps fut jeté par terre. Les hommes d'une tribu locale, qui passaient par là plus tard, enterrèrent le cadavre ...^{**}

§ Mázandarání, *Zuhúr al-Haqq*, (v. 4, 53), précise que certains enfants avaient été séparés de leur mère.

** C'était la tribu de Báýir qui élevait du bétail dans la région (Shafi', *Narrative of Mulla Muhammad Shafi' Nayrízí*, 32). Ces deux dernières

Finalement les prisonniers atteignirent la dernière étape, un village situé à dix-sept kilomètres de Shíráz.^{††} On envoya un mot au prince à Shíráz pour annoncer que le cortège était arrivé. Il fit répondre en retour qu'il y aurait des festivités partout en ville et que le cortège pouvait entrer.^{‡‡} Dans la matinée, on plaça les femmes sur des ânes, on aligna les hommes, on sortit les têtes des paniers et on les empala à la pointe de fers de lances que les soldats hissèrent ensuite bien haut en l'air.^{§§} Mírzá Na'im chevauchait en tête devant le cortège qui descendait la route.

Il était prêt pour son entrée triomphale à Shíráz.

* * *

Derrière les murailles qui entouraient Shíráz circulait la rumeur lancée par le prince que ce jour serait un jour de festivités. Les habitants de Shíráz sortirent excités dans les rues et les ruelles étroites, circulant entre les murs des habitations

anecdotes proviennent de la section du journal de Shafí', qui se rapporte à la marche en colonne vers Shíráz conduite par Luţf 'Alí Khán. Cependant, comme indiqué dans une note de bas de page précédente, les auteurs croient que les prisonniers étaient tous réunis dans un seul groupe.

^{††} Shafí', *Narrative of Mulla Muhammad Shafi' Nayrízí* (33), indique que cet arrêt eut lieu à trois fársangs de Shíráz. Un fársang représente environ cinq kilomètres et demi.

^{‡‡} Faizi, *Nayríz Mushkbiz* (114), indique que le gouverneur de Shíráz avait demandé de placer les têtes sur des fers de lance. Mázandarání, *Zuhúr al-Haqq*, (v. 4, 53) indique que c'était Luţf 'Alí Khán qui avait ordonné de placer les têtes sur les fers de lance.

^{§§} Selon Shafí', *Narrative of Mulla Muhammad Shafi' Nayrízí* (32), le groupe conduit par Luţf 'Alí Khán arriva à Shíráz trois heures après le lever du soleil ; Mázandarání, *Zuhúr al-Haqq* (v. 4, 53), indique que c'était deux heures après le lever du soleil. Puisqu'aucune autre indication de durée n'est donnée pour le groupe de Mírzá Na'im et puisque les auteurs ont conclu qu'il n'y avait qu'un seul groupe, le présent récit utilise le cadre de la matinée comme période au cours de laquelle ces faits se produisirent.

construites autour de cours intérieures et qui formaient un labyrinthe compact de maisons à un ou deux étages. Les femmes, à leur domicile pour celles qui étaient riches et dans les bains publics pour les autres, se firent décorer les mains et les ongles avec des motifs au henné, celui de couleur orange foncée à base de beurre de karité.¹²

Au cours de toute matinée ordinaire dans le bazar, les garçons portaient des tasses de thé sur des plateaux, et tôt le matin les premiers clients se faufilaient dans les couloirs de briques déjà bondés. Les marchands se ruiaient hors de leurs échoppes ou y rentraient précipitamment. Celles-ci étaient installées devant les murs les unes à côté des autres, étalant aubergines, grenades, oignons, cornichons et noix. Les marchands déversaient des montagnes d'épices à poulet, poisson et ragoût, pour le plaisir des yeux des passants. Des mélanges d'arômes de cannelle, menthe poivrée, curcuma, lavande, cumin, et riz pilaf embaumaient les airs. Les voix des gens qui marchandait résonnaient bruyamment contre les voûtes en pierre qui couvraient les allées. Les salons de thé servaient déjà les habitants de Shíráz qui prenaient une pause ou se préparaient pour la journée, assis ensemble pour siroter un thé fumant, un morceau du sucre entre les dents.

C'est ce qui aurait dû se passer si cela avait été une journée ordinaire. Mais ce n'était pas une journée ordinaire. Les grandes allées du bazar étaient sombres et vides. Le prince avait ordonné la fermeture de tous les magasins pour une journée de congé partout dans la ville.

Les habitants de Shíráz de toutes les classes sociales sortirent dans la rue principale pour voir les bábís tant redoutés entrer par la porte sud, dite porte de Sa'dí. C'était de nouveau comme en 1850. Ils virent tout d'abord un chef fier, cette fois-ci Mírzá Na'im, triomphant, sur son cheval, le sabre pendant sur son côté. Ils levèrent le regard et désignèrent, pleins d'excitation, les têtes

coupées empalées sur les fers de lance. Juste en dessous de ces trophées, un grand nombre d'hommes marchaient péniblement devant une bonne centaine d'ânes qui portaient des femmes pauvrement vêtues et des enfants sales et affamés. Parmi eux, on pouvait voir des hommes âgés qui avaient encore la force de marcher. Les visages des prisonniers témoignaient des deux mois de lutte qu'ils avaient soutenue dans les montagnes froides. Les habitants de Shíráz extériorisaient leur peur des bábís en criant contre eux, quoique la vue de ces souffrances blessât certains cœurs.¹³

On obligea les femmes et les enfants à marcher dans la ville jusqu'au caravansérail de Sháh Mír-'Alí Hamzih, en périphérie de Shíráz, à côté de la porte nord, dite porte d'Işfáhán. On conduisit les hommes en prison. Dans l'obscurité des cellules de la prison, ils retrouvèrent des bábís de Nayríz qui languissaient là depuis les combats au Fort de Khájih, trois ans plus tôt. On mit de côté les têtes coupées dans un autre endroit pour la dernière étape du voyage vers Tīhrán.¹⁴

Au caravansérail, des rations de pain arrivèrent en soirée. Les femmes immédiatement nourrirent leurs enfants affamés. À la nuit, dans le noir des chambres en pierre du caravansérail, le froid s'intensifia. Les femmes se blottirent contre leurs enfants, espérant que la chaleur de leur corps puisse servir à les réchauffer. Leurs petites dents claquaient pendant qu'ils essayaient de s'endormir sans pouvoir trouver le sommeil.¹⁵

Le lendemain matin, l'ordre arriva de la part du prince qu'on lui amène les hommes bábís. Il demanda en particulier à un rustre de Nayríz, Jalál, que Mírzá Na'im avait emmené avec lui, de lui expliquer qui étaient ces différents hommes et quel avait été leur rôle pendant les combats. Le premier à être détaché pour comparaître fut Mullá 'Abdu'l-Ĥusayn, le religieux âgé qui pendant trois ans avait été un guide respecté pour les bábís. Jalál le présenta immédiatement comme le plus problématique des

chefs bábís. Maintenant, il se trouvait devant eux et, bien qu'il eut l'apparence physique d'un vieil homme épuisé et frêle, un esprit indomptable vivait en lui.

On l'interrogea sur les actes qu'il avait commis. Il répondit qu'il avait appelé des gens à reconnaître une nouvelle révélation et insista sur le fait que la volonté des bábís d'endurer des souffrances était une preuve de la vérité de son appel.¹⁶

Le prince lui demanda de maudire le Báb. Il refusa. Le prince demanda de faire venir d'autres bábís jusqu'à lui. Il leur ordonna d'abjurer leur foi. Ils refusèrent. On emporta immédiatement cinq hommes jusqu'à la place près de la prison. On enfonça des lances dans le corps de trois d'entre eux et les deux autres furent décapités.¹⁷ On épargna les religieux éminents parmi les bábís afin de pouvoir les présenter à Tīhrán.

Un chef de tribu important exhorta le prince à faire preuve de clémence envers ces malheureux. Auparavant, il avait été critique à l'égard de Mírzá Na'ím, pour la reconstitution théâtrale de l'assassinat de l'Ímám Ḥusayn à Karbilá, vénéré par tous les shí'ites, un drame reconstitué chaque année avec une signification émotionnelle profonde. Mais, cette fois-ci, c'étaient les bábís qui apparaissaient comme étant les croyants et les shí'ites comme les persécuteurs.¹⁸

Les femmes et les enfants avaient passé ces journées sous la risée publique. À chaque nuit froide qui passait, les enfants s'affaiblissaient de plus en plus. Une mère essaya de réchauffer son enfant en le tenant tendrement contre sa poitrine. Ses deux filles se blottissaient contre elle du mieux qu'elles pouvaient. Elle les enlaçait avec son autre bras et essayait de les couvrir avec le peu de vêtements qu'elle avait. Mais leur vie déclinait et elle ne pouvait rien y faire. La faim et le froid de l'hiver lui prirent ses filles, ainsi que les enfants d'autres femmes.¹⁹

Tous les jours, les habitants de Shíráz croisaient ces scènes d'humiliation de femmes et d'enfants dépenaillés et affamés. La

cruauté de ces moments devint plus en plus évidente au fur et à mesure que diminuait l'excitation provoquée par l'entrée triomphale de Mírzá Na'ím. Peu à peu, leurs cœurs s'adoucirent.²⁰

Mais le supplice des femmes bábíes ne devait jamais finir. On décida de donner les femmes en récompense aux soldats et à d'autres notables. Des hommes vinrent au caravansérail, inspectèrent les captives et prirent celles qui leur plaisaient, forçant certaines à devenir leur femme. On laissa simplement les autres aller avec leurs enfants dans les rues se débrouiller par elles-mêmes.²¹ Dans les mois et les années qui suivirent, certaines réussirent à retourner à Nayríz, tandis que d'autres en étaient réduites à mendier.

Dans une autre partie de la ville, Khadjijh Bagum, la veuve du Báb, qui habitait alors chez sa sœur, avait entendu parler du tumulte dans la ville et des souffrances des bábís de Nayríz, mais elle ne pouvait pas sortir pour aller les voir. Depuis le départ de son mari, elle habitait dans une incertitude permanente, recevant rarement des informations sur l'endroit où il se trouvait ou sur l'état dans lequel il était ; même des nouvelles du martyr de son mari et de son oncle, chez qui elle avait joué lorsqu'elle était une enfant, lui avaient été cachées pendant un certain temps. Combien fort était son désir de voir des bábís de Nayríz, qui étaient les fils et filles spirituels de son mari, et dont les sacrifices étaient les signes de son rang ! Bientôt, il fut possible à quelques-unes des femmes libérées de venir régulièrement chez un ami pour lui rendre visite. Certaines de ces femmes s'installèrent même chez elle. Elle donna à chacune un foulard en lin fin. Une d'entre elles, une jeune veuve dont la tête du mari avait été exposée sur un fer de lance, avait accouché dans les champs sur la route vers Shíráz. Khadjijh Bagum donna au bébé le nom de Humáyún, qui veut dire *béni*.²²

A la prison, on tria les bábís. On décida que soixante des plus

éminents parmi ceux qui n'avaient pas livré bataille dans les combats devaient être libres de partir.²³ On ligota soixante-treize hommes et on les prépara pour la longue marche vers la capitale, afin de les présenter au roi de Perse.

* * *

Attachés ensemble et accompagnés par des soldats, les bábís entamèrent leur marche vers Tīhrán, la capitale du royaume de Perse, à plus de neuf cents kilomètres au nord. Des ânes transportant les têtes coupées suivaient. Ils partirent par la porte d'Īsfáhán, porte nord de Shíráz, et prirent la direction des collines rocailleuses arides. C'était le milieu de l'hiver et un vent froid les fouettait pendant qu'ils marchaient. Ils avaient laissé derrière eux leurs proches, complètement démunis ou prisonniers – pour autant qu'ils eussent survécu à toutes ces épreuves. La seule chose qui les attendait, c'était l'inconnu.

Bientôt le paysage brun, avec ses écrins de verdure épars, s'aplanit. Le vent d'hiver flagellait les prisonniers pendant leur traversée de la plaine. Quand un homme ne pouvait pas aller plus loin, il tombait sur le bord du chemin. Les soldats décapitaient alors tous ceux qui tombaient et ils abandonnaient les cadavres sur le bord de la route.

Un de ces hommes était un vénérable religieux âgé, Mullá 'Abdu'l-Ĥusayn, qui avait été le premier bábí blessé en 1850. Il avait perdu un fils dans les combats au Fort de Khájih et quatre fils au cours des batailles dans la montagne. Le corps de cet homme octogénaire n'en pouvait plus ; il baissa les bras, complètement épuisé, à trois jours de voyage de Shíráz. Il fut décapité et son corps abandonné sur le sol.²⁴

Après plusieurs jours, ils arrivèrent à la dernière grande ville de la province de Fárs, Ábádih, halte importante sur la route de transhumance des tribus Qashqá'ís. Ses habitants, encouragés

par leur clergé, sortirent de chez eux pour se moquer des prisonniers et leur asséner des volées d'injures, assurés de recevoir des bénédictions spéciales en agissant ainsi. Le cortège fut rejoint à Ábádih par un messenger de la cour du roi de Perse, qui leur demanda d'abandonner les têtes derrière eux avant de continuer leur voyage vers la capitale. Les gens du coin refusèrent d'enterrer les têtes dans leur cimetière, de crainte qu'il ne soit profané par la présence des restes bábís. On choisit donc un champ abandonné en dehors de la ville. Les soldats creusèrent de grandes fosses et y enfouirent les têtes des bábís.²⁵ Les prisonniers bábís, obligés de reprendre la route, laissèrent derrière eux ce champ à Ábádih.

Ce champ désolé dans la banlieue d'Ábádih restera intouché pendant dix ans.

Plus tard, Celui que Dieu rendra manifeste, promis par le Báb, se révélera, de nouveaux bábís s'installeront à Ábádih et une communauté bahá'ie verra le jour. Un demi-siècle après l'enterrement des têtes des martyrs, des bahá'ís se trouvaient en présence de 'Abdu'l-Bahá en Terre sainte. Il leur demanda quel nom ils avaient donné à ce champ. Ils répondirent : « le jardin des têtes des martyrs ». 'Abdu'l-Bahá se mit debout et révéla une tablette que les croyants devraient réciter en son nom devant ce lieu de sépulture.²⁶ 'Abdu'l-Bahá donna un nouveau nom à cet endroit ; on l'appellerait désormais : « le Jardin du Miséricordieux ».

* * *

Les prisonniers continuèrent leur longue marche, parfois à peine capables de poser un pied devant l'autre. Ils se trainèrent dans l'ancienne grande capitale, Işfáhán. Ils avancèrent encore et encore à travers la ville sainte de Qum, avec ses lacs salés sur le côté est de la route.²⁷

Ils virent enfin la capitale du royaume. À leur arrivée, ils furent amenés en présence du roi. Son Altesse royale ordonna à quinze d'entre eux de renier leur foi. Ils refusèrent et furent exécutés.*** Vingt-trois autres moururent en prison.†††

Trois ans plus tard, treize prisonniers furent libérés, mais la plupart moururent peu après, leurs corps n'en pouvant simplement plus. On sut plus tard que quatre d'entre eux avaient réussi à faire le chemin du retour en entier jusqu'à Nayríz.²⁸

Ils allaient faire partie de la communauté naissante des bahá'ís de Nayríz.

*** Shafi', *Narrative of Mulla Muhammad Shafi' Nayrízí* (35), remémore les noms suivants : « 'Áqá Siyyid 'Alí, qui fut gravement blessé dans les montagnes de Nayríz et abandonné inconscient. Il avait rêvé qu'il devait aller à Tihrán et y être martyr ; Karbalá'í Rajab Salmání ; Sífu'd-Dín ; Sulaymán Karbalá'í Salmán ; Ja'far Fardí ; Murád Khayrchí ; Ḥusayn Karbalá'í Báqir ; Mírzá Abú'l-Ḥasan ; Mírzá Taqí, qui, parce qu'il était devenu bábí, fut battu avec des bâtons par Hájí Mírzá 'Abdu'l-Vahhab pour plaire à Mírzá Na'im ; et Mullá Muḥammad-'Alím, le fils de Áqá Mihdí. »

††† L'un d'eux était 'Alí, le fils de Mír-Shikár Báqí (Shafi', *Narrative of Mulla Muhammad Shafi' Nayrízí*, 35).

Notes

15 / La longue route vers la captivité

1. Faizi, *Nayríz Mushkbiz*, 198.
2. Mázandarání, *Zuhúr al-Haqq*, v. 4, 50–54.
3. Shafi‘, *Narrative of Mulla Muhammad Shafi‘ Nayrízí*, 31.
4. Rouhani, *Lam‘átul-Anvár*, v. 1, 192 ; Ahdieh, *Nayrízí-Shurangiz*, 55.
5. Les auteurs formulent la conjecture que cela en était la raison, puisqu’aucune autre raison n’est avancée pour expliquer ce tri, et parce que, une fois à Shíráz, ces bábíes furent prises comme femmes par des soldats et d’autres notables — elles devaient donc être physiquement en bonne santé.
6. Rouhani, *Lam‘átul-Anvár*, v. 1, 297. Le nom du garçon était Mírzá Ja‘far. Bahá‘u‘lláh, qu’il rencontra plus tard et dont il reçut plusieurs tablettes, lui donna le surnom de *Mírzá Jalal*.
7. Les diverses sources mentionnent des nombres différents pour les prisonniers mâles, mais toutes indiquent que trois cents femmes furent emmenées en captivité. Le nombre d’enfants n’est précisé nulle part. Rabbani, *The Bábís of Nayríz : History and Documents, Witnesses to Bábí and Bahá‘í history vol. 2* (c. 11, 51, f. 73), indique qu’il y avait “plusieurs centaines” d’enfants, sans mentionner la source de cette donnée. Toutes les sources mentionnent la présence des enfants, mais aucune ne donne d’estimation. Shafi‘ et Nayrízí, tous deux témoins de ces événements, étaient enfants eux-mêmes en ce temps-là. Ils donnent des nombres divergents et des identités différentes pour les prisonniers mâles. Shafi‘ en

donne quatre-vingts qui sont emmenés par Lutf ‘Alí Khán et soixante qui sont capturés plus tard à Nayríz par Mírzá Na‘im mais il ne donne pas le nombre de ceux qui étaient partis à Shíráz. Mázandarání, *Zuhúr al-Haqq* (v. 4, 52), indique qu’il y avait quatre-vingts prisonniers mâles, auxquels il faut ajouter des bábís « anonymes » qui s’étaient échappés. Rabbani, *The Bábís of Nayríz : History and Documents, Witnesses to Bábí and Bahá‘í history vol. 2* (c. 11, 51, f. 73), indique qu’il y avait deux cents captifs mâles en tout, bien qu’il précise que “plusieurs centaines de croyants en plus » furent encerclés lors de la raffle dans le quartier de Chínár-Súkhtih. Rouhani, *Lam’átul-Anvár* (v. 2, 458), indique que deux cents prisonniers mâles, la plupart âgés et malades, furent envoyés en captivité. Les sources laissent beaucoup de questions sans réponse – par exemple, certaines sources indiquent que tous les hommes de plus de vingt ans furent décapités ; mais si c’était le cas, qui étaient les hommes qu’on fit marcher jusqu’à Shíráz ? Une estimation prudente du nombre total de prisonniers, se référant à toutes les sources et informations disponibles, se situerait entre quatre cent cinquante et cinq cent cinquante, hommes et femmes confondus, avec un nombre inconnu d’enfants.

8. Selon le récit de Mirzá Qábil Ábádi‘i, cité par Rabbani, *The Bábís of Nayríz : History and Documents, Witnesses to Bábí and Bahá‘í history vol. 2*, c. 13, 4.
9. Il devait être le demi-frère aîné de Khávar Sultán. Il était un fils de Fátimih, né de son première mariage (Hussein Ahdieh, “Biography of Khávar Sultán,” <http://www.nayriz.org>).
10. Mullá Muhammad-Alí Qábid (Shafí‘, *Narrative of Mulla Muhammad Shafi‘ Nayrizí*, 33).
11. Mírzá Muhammad ‘Abid (Shafí‘, *Narrative of Mulla Muhammad Shafi‘ Nayrizí*, 32).
12. Cartwright-Jones, *The Patterns of Persian Henna*, 43–44.
13. Shafí‘, *Narrative of Mulla Muhammad Shafi‘ Nayrizí* (33). Mirzá Qábil Ábádi‘i (Ábádi‘i, cité par Rabbani, *The Bábís of Nayríz : History and Documents, Witnesses to Bábí and Bahá‘í history vol. 2*, c. 13, 5), indique que le cortège évita le bazar et emprunta un chemin à côté parce que cela aurait suscité beaucoup trop de compassion chez les gens.
14. Mázandarání, *Zuhúr al-Haqq*, v. 4, 54; Shafí‘, *Narrative of Mulla Muhammad Shafi‘ Nayrizí*, 33. Selon Rouhani, *Lam’átul-Anvár* (v. 1, 197), les têtes furent placées sous surveillance dans le caravansérail et les femmes furent gardées à côté de l’endroit où les soldats avaient installé leurs quartiers ; mais dans la même page, il expose la version donnée ici. La version de Shafí‘ semble plus probable et est corroborée par

- Mázandarání, *Zuhúr al-Haqq* (v. 4, 54).
15. Mázandarání, *Zuhúr al-Haqq*, v. 4, 55.
16. Ibid., 54–55.
17. Shafi‘, *Narrative of Mulla Muhammad Shafi‘ Nayrízí*, 34. Faizi, *Nayríz Mushkbiz*, 115. Rouhani, *Lam‘átul-Anvár*, 117. Les hommes étaient Hájí, le fils d’Aşghar, Alí Garmsiri ; Husayn, le fils de Hádí *Khayr* ; Sádiq, le fils de Sálíh ; Muḥammad, le fils de Mohsin. Il ne ressort pas clairement du manuscrit de Shafi‘ comment les deux cents premiers bábís furent tués. Il indique seulement qu’ils furent emmenés sur la place publique de la ville pour y être tués.
18. Mázandarání, *Zuhúr al-Haqq*, v. 4, 55. Rouhani, *Lam‘átul-Anvár*, v. 1, 196. Le chef de la tribu était Hájí ‘Qavámu’l-Mulk. Il était le chef mandataire de la fédération *Khamseh* de cinq tribus, appelées parfois “Bahárlús” ou “Arabes” (Martin, *The Qádjár Pact*, 52). Cette confédération fut instituée par le gouvernement central pour faire contrepoids à la grande tribu nomade *Qashqá’í* qui, au milieu du 19^{ème} siècle, pouvait aligner 120.000 hommes dans la plaine, (Abrahamian, *Iran between two revolutions*, 45–46).
19. Mázandarání, *Zuhúr al-Haqq*, v. 4, 55.
20. Ibid.
21. Momen, *Bábí and Bahá’í religions*, 150–51. La source citée ici est le rapport de l’agent britannique à *Shíráz* qui, plus haut dans le même rapport, indique que, à leur retour à *Nayríz*, trois cents femmes ont été « forcées violemment à devenir leurs (les soldats) femmes ».
22. Balyuzi, *Khadijih Bagum*, 30; Rouhani, *Lam‘átul-Anvár*, v. 1, 276; Rabbani, *The Bábís of Nayríz: History and Documents, Witnesses to Bábí and Bahá’í history vol. 2*, c. 15, 11; Ma’ani, *Against Incredible Odds*, 8.
23. Rabbani, *The Bábís of Nayríz: History and Documents, Witnesses to Bábí and Bahá’í history vol. 2*, c. 11, 37. Le nombre de 73 est conformes aux sources. Si nous suivons le manuscrit de Shafi‘ et additionnons le nombre des captifs des deux groupes de prisonniers mâles, nous obtenons 140. Deux sont morts sur la route, 60 furent libérés à *Shíráz*, et 5 furent tués à in *Shíráz*, soit un total de 67, ce qui laisse 73 à conduire à *Ṭíhrán*. Mázandarání, *Zuhúr al-Haqq* (v. 4, 56), indique qu’il y avait à *Shíráz* 140 prisonniers mâles, dont certains y languissaient depuis 1850, et que 67 hommes sont morts à *Shíráz* et y furent décapités, ce qui laisse 73 à conduire à *Ṭíhrán*.
24. Rouhani, *Lam‘átul-Anvár*, v. 1, 193.
25. Ábádi’í (Ábádi’í, cité par Rabbani, *The Bábís of Nayríz: History and Documents, Witnesses to Bábí and Bahá’í history vol. 2* (c. 13, 5)).

26. Traduction provisoire par Ṭahirih Ahdieh, Nabíl Hanna, Abir Majíd et RosannaVelnich, disponible (NDT : en anglais) à l'adresse suivante : <http://www.nayriz.org> .
27. Shafí', *Narrative of Mulla Muhammad Shafi' Nayrizi* (34–35), énumère les personnes qui périrent en route : “Mullá ‘Abdu’l-Ḥusayn est mort à Sídán ; sa tête fut coupée et ajoutée aux autres. ‘Alí Karbalá’í Zamán et Akbar Karbalá’í Muhammad sont morts à Ábádih ; Ḥasan, le fils de ‘Abú’l-Vahíd, et Mullá ‘Alí- Akbar, le frère de Jináb Amír, sont morts à Iṣfahán. Karbalá’í Báqir, le fils de Muḥammad, et son frère Hasan ; Dhu’l-Faqár Karbalá’í Taqí, le fils de Farqí, et son fils ‘Alí ; ‘Alí Khán ; Mullá Karím Ákhúnd ; Akbar Ra’ís ; Ghulám-‘Alí Pír-Muḥammad, et Taqí et Muḥammad ‘Alí, les fils de Muḥammad Jamál, sont tous morts en route.
28. Shafí', *Narrative of Mulla Muhammad Shafi' Nayrizi* (35), se souvient des noms suivants : “L’un d’entre eux était Karbalá’í ‘Alí-Yár qui est décédé à Darol Salam et a été enterré à Tall-i-Hamrá. Il y en avait deux autres : Ustád ‘Innáyát et Ibráhim, le fils de Sharif, qui est toujours en vie. Ainsi qu’Áqá Siyyid Husayn et Ustád ‘Alí, le fils de Mashhadí Ṣafar, qui rentrèrent chez eux ... Karbalá’í Zaynu’l-‘Ábidín est resté à Tihrán et est mort peu après.”